À CIEL OUVERT

Du même auteur

Putain
récit
Seuil, 2001

Folle
récit
Seuil, 2004

NELLY ARCAN

À CIEL OUVERT

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*



Conseil des Arts du Canada | Canada Council for the Arts

Nelly Arcan remercie le CAC pour son soutien
à l'écriture de ce roman

ISBN 2-02-096157-8

© Éditions du Seuil, août 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

I

Le ciel à marée haute

C'est sous un soleil d'été que cette histoire avait commencé, l'an dernier, sur le toit de l'immeuble où vivait Julie O'Brien et où elle était allongée comme une écorchure, sans mentir, mot qu'elle s'était donné en respect pour sa peau formée de rousseur et de blondeur, une peau qui venait de l'Irlande si on la faisait remonter à la troisième génération paternelle et qui n'était pas armée, s'était-elle dit ce jour-là, contre l'acidité du soleil d'aujourd'hui, qui darde, qui pique vers la population mondiale ses rayons.

Le toit de l'immeuble où elle habitait la rapprochait du soleil et de ses aiguilles. Elle avait imaginé ce jour-là que ce rapprochement ne pouvait pas durer, que blondeur et rousseur étaient des gènes mortels qui ne tiendraient pas le coup dans le devenir désert du monde, et elle avait eu une autre pensée, que ce monde était une maison dont il fallait pouvoir sortir, si on voulait y rester.

Cet immeuble de huit étages était rempli de gens qui n'avaient pas voulu de cette histoire, non par manque de cœur mais justement à cause de ce qu'elle avait pensé sur le toit, le monde comme un four, tourné vers l'enfer, mais surtout comme des milliards d'existences à côtoyer en un voisinage planétaire,

comme un harassement d'opinions et de réclamations, de différences et de dénonciations, avec ses bulletins de nouvelles et ses bilans de morts, sa pression à tenir à l'écart et son vacarme à fuir, ses incessantes manifestations à repousser si on tenait à la vie.

Julie venait d'avoir trente-trois ans l'an dernier, l'âge du Christ comme elle aimait à le répéter, mais cet âge est la seule chose qu'elle eût jamais partagée avec le Christ. Elle avait peu d'amis qu'elle ne voyait, en plus, que de loin en loin. Ce couple par exemple qui venait d'avoir un enfant, une petite fille dont elle ne cessait d'oublier le prénom, un couple jadis branché et délibérément sorti du centre-ville pour s'installer en banlieue et qui avait choisi d'envoyer un être de plus au bûcher, dans le brasier mondial. Puis cette autre copine Josée qui de son côté était partie vivre à New York pour les opportunités que cette ville lui offrait, comme mannequin en recherche de travail, partie du même coup rejoindre un New-Yorkais, un authentique Yankee de qui elle attendait la citoyenneté américaine par mariage, Josée qu'elle avait perdue de vue depuis et qui ne pouvait pas imaginer avoir un enfant à New York, ville marmite à effet de serre exposée au terrorisme.

Julie en était à un âge où la vie séparait les amis et où les enfants achevaient de séparer ceux qui étaient restés en lien, et ce n'était pas dramatique, et ce n'était même pas dommage, c'était juste comme ça, rien de plus, mesurait-elle sans ironie, quand elle y songeait.

Il était midi et Julie se faisait bronzer depuis une

heure, s'efforçant de plonger dans ses pensées pour résister à la brûlure par laquelle elle souhaitait gagner en beauté. En ces jours où la réussite fait rage, s'était-elle dit en posant une seconde couche de crème sur sa peau déjà brûlante, en ces jours où la réussite se proclame à grands cris et où l'âge indique le degré d'accomplissement qu'il faut avoir atteint, c'est important de le dire autour. D'ailleurs elle ne manquait jamais une occasion de le partager avec les autres, son âge : j'ai trente-deux ans vers les trente-trois, l'âge du Christ, j'ai trente-trois ans vers les trente-quatre, avouait-elle par dépit, ne voulant pas lâcher le Christ. Julie donnait son âge comme on donne une carte d'affaires, c'était d'ailleurs la plus sûre des façons de se faire plaindre ou de se faire envier, dans son monde où l'âge était tout ou rien, c'était une bénédiction ou une fatalité, c'était de loin ce qui importait le plus.

Elle avait un âge, pensait-elle aussi, où les blessures d'amour faisaient partie du passé et où il était temps de penser aux bébés, de déterminer une fois pour toutes si oui ou non on est une mère, si oui ou non l'enfant aura un père. Non, Julie n'était pas une mère et si, par malheur, se disait-elle pour se faire peur en même temps que pour se rassurer, si un jour elle avait un enfant, si un jour son utérus trouvait les moyens de ne pas se voir arracher une fois de plus son dû dans une clinique d'avortement, il faudrait bien qu'il ait un père, pour qu'il le prenne en main.

À trente-trois ans elle avait déjà écrit plusieurs scénarios de documentaire dont quelques-uns avaient

été portés à l'écran, dont l'un d'eux avait connu le succès en raison du titre qu'elle lui avait donné : *Enfants pour adultes seulement*. Le scénario mettait en vedette la pédophilie répandue mais non détectée des parents ordinaires qui ne veulent pas lâcher prise sur leurs enfants, qui les inspectent comme une possession que l'on peut retourner comme un gant, des enfants comme des sacs à main avec des parents qui les font vivre sous cloche de verre pour les retirer du monde, pour repousser les microbes et les vexations, tout cela pour leur bien, incapables de les laisser en paix une seconde. Julie avait laissé la parole à des parents indécents à force de craintes et de précautions qui accusaient ensuite les médecins, les professeurs et même la surveillance opérée par leur technologie chérie, de négligence, d'abus, de violation des droits de l'enfant de rester intact au milieu de la vie. Le documentaire avait eu du succès mais rien n'avait changé dans le paysage social. Malgré la convergence des médias à sa sortie, le documentaire n'avait pas calmé la paranoïa des parents pédophiles et Julie n'avait pas non plus eu envie d'avoir un enfant pour mettre en pratique ses vues. Quand elle pensait qu'autour du noyau instable du monde se trouvait une aura indéfectible, immuable, quand elle pensait qu'au-delà des mutations humaines existait l'homogénéité de lois immenses, inaliénables, elle en était rassurée, elle en dormait en paix. Le monde avait la tête dure même dans les bouleversements, il ne se cassait jamais tout à fait, même s'il partait dans tous les sens.

De toute façon changer le monde ne la concernait

plus à ce moment-là de sa vie, changer les choses ne l'intéressait plus depuis plusieurs années déjà, depuis qu'elle n'avait plus de cœur, ou d'âme si on préfère ; et elle s'en taperait encore plus, du sort de son monde qui prenait feu sur toute la surface de la planète, après avoir tué l'homme qui avait pourtant voulu lui redonner le jour et qu'elle avait cru aimer. Charles qu'elle prendrait à Rose par jeu d'abord, par besoin de se divertir, Charles qu'elle pousserait au délire sans le vouloir, Charles qu'elle tuerait également sans le vouloir ou presque, par accident ou presque, par un plan réalisé de façon imprévue, quasi coupable, en complicité avec Rose.

C'est enfin ce que Julie avait retenu de cette histoire, une fois bouclée, car les points de vue divergent. Le toit de l'immeuble est un point de départ mais il y en a d'autres, du côté de Rose Dubois par exemple pour qui ce point se situe bien avant, du côté de Charles Nadeau aussi qui n'aura jamais l'occasion de raconter sa propre mort. Il y a dans une histoire autant de points de départ que de gens qui la font, mais la pluralité des départs ne sert à rien quand elle aboutit au même résultat. Ce qui compte, au fond, c'est son écrasement, le lieu de sa défaite, le moment où le hasard ne peut plus jouer tant les mouvements qui lui ont donné corps finissent par la tenir en laisse, pour la forcer vers sa fin.

Ce départ coïncide avec l'apparition de Rose dans la vie de Julie ou mieux, celle de sa volonté, cette grande meneuse de leur destin à tous, que tous avaient sous-estimée. Rose aux nombreuses idées qui n'avait pas la parole facile, intelligente sans le verbe,

sans moyens de langage, belle comme tout mais jamais à ses propres yeux, Rose la styliste de mode qui habillait avec ses mains, des épingles dans la bouche, des modèles qu'elle appelait parfois chiennes en secret, dans ses mauvais jours, faute de pouvoir les gifler.

Jamais le soleil n'avait paru plus près de la Terre qu'en ce jour-là. Il faisait même peur à voir, donnait l'impression de s'être agenouillé, prosterné sur le corps de Montréal en géant débile qui méconnaît sa force.

Depuis quelques années Julie était tourmentée par le climat, par la température qui n'était plus seulement un sujet de conversation mais une expérience quotidienne, inquiétante à la longue parce que derrière se profilait l'emballement, ce galop de destruction.

Un jour elle écrirait un scénario sur ce que les gens ont à dire de cette nature qui ne suit plus les mécaniques horizontales et solidement ancrées dans la lenteur de son évolution, cette nature qui, au contraire, a décroché de ses hauteurs pour aller dans le sens du bas, qui a rompu avec la distance et qui, sait-on jamais, finira par s'asseoir dans la vie des hommes et devenir le centre de leurs pensées en tant que clémence ou naufrage, se réappropriant le caractère divin qu'elle a déjà eu, et qu'on lui a ravi. C'est important de le dire tout haut, pensait Julie. C'est assise au milieu des hommes à les écraser que la nature redeviendra Dieu, en admettant que Dieu le

Père puisse ne pas être un père mais un enfant tout-puissant dont les braillements recouvrent le bruit du monde, empêchant les hommes de couler leur vie dans le calme de leurs foyers.

Sa peau blanche et rousse, discrètement tachetée, devait pouvoir bronzer au même titre que les peaux brunes. Pour cela elle devait accepter que les bains de soleil ne soient pas, pour elle, une occasion de faire tremper son corps dans les caresses de l'été mais un combat, un duel entre elle et le monde, une période de temps à se concentrer ailleurs, à faire advenir la fraîcheur par imagination, un nombre toujours à repousser de minutes qu'il lui faudrait traverser, une plage horaire à laisser la brûlure se répandre sans trop de mal. Mutilation programmée de la peau rousse et appliquée par la force de l'esprit, fakir entamé par ses clous. Dans la chaleur de ce jour-là elle avait eu une pensée pour son four à micro-ondes, puis pour son dernier amour, Steve Grondin, la plus grande douleur de sa vie, celle qui lui avait été fatale.

Chaque détail ce jour-là, si petit soit-il, prenait dans la chaleur la proportion d'un événement. Julie était sur le toit, peinant à bronzer, quand un chant s'était élevé, encerclant l'immeuble de ses incantations. C'était un chant d'hommes qui invoquaient Allah, Allah, Allah, mot discordant dans son univers qui ne savait cultiver que les corps. Ces croyants d'Allah avaient dans la voix leur dieu qu'ils jetaient à la rue, en une procession qui les faisait entrer en transe, et le chant ne passait pas son chemin, il n'en finissait plus, il traînait, restait dans les parages comme le soleil. Ce chant était beau mais la beauté

ce jour-là épuisait Julie parce qu'elle ne pouvait pas venir sans cette chaleur qui enrobait tout, pour en faire un fardeau. Aujourd'hui et à cette heure-ci, s'était-elle dit à brûle-pourpoint, la beauté est un mauvais calcul.

Depuis le toit Julie n'arrivait pas à voir les hommes qui chantaient parce qu'elle s'acharnait à les chercher parmi ses voisins, dans les rues adjacentes à la sienne, voisins qu'elle ne voyait pas non plus. De ne pas distinguer les chanteurs ajoutait un poids à celui de la journée, à celui du soleil clouté qui descendait sur elle et qui commençait à correspondre à Dieu lui-même, nulle part, nuisible, embuscade posée au bout de tous les horizons. Aucun de ses voisins n'était visible, pas même aux fenêtres dont la plupart montraient des rideaux tirés. Le chant continuait de circuler sans elle ni personne, une circulation sans autre contribution que celle des voix elles-mêmes, qui lui semblaient à ce moment vouloir se faire entendre à perpétuité, sentence éternelle rendue par l'acharnement des hommes à croire en Dieu, même en Occident, là où il existait le moins, là où l'on prétendait ne croire en rien, qu'à soi-même, qu'au reflet immédiat renvoyé par le miroir du présent.

Alors que Julie allait abandonner pour rentrer chez elle au troisième étage de l'immeuble, elle avait enfin repéré d'où le chant venait et quels étaient les hommes qui le chantaient. Le chant venait de l'ouest de Montréal, du boulevard Saint-Laurent qu'elle avait déjà parcouru mille fois à pied, et ce n'était pas celui des musulmans mais des adeptes de Krishna. De son toit elle avait une vue sur ce boulevard comme

sur tous les points de repère de la ville : le mont Royal portant sa croix, le stade olympique, les ponts Jacques-Cartier et Champlain, les principaux gratte-ciel, sans compter les milliers de toits à perte de vue qui formaient, parce qu'ils recouvraient le quotidien des Montréalais, le vrai Montréal, son cœur caché prêt à sortir pour battre dans les rues, pour faire du bruit.

Que les chanteurs en procession soient des Krishna et non des musulmans l'avait rassurée, elle ne voulait surtout pas que les images de guerre vues à la télé prennent racine dans l'indolence de sa réalité. Le ridicule des Krishna les innocentait, leur mascarade les annulait en tant que force communautaire, ils n'étaient pas dans la ferveur mais dans la facétie, ils n'étaient pas dans la gravité mais dans le laisser-aller. Les Krishna ne marchaient pas pour porter à bout de bras et en hurlant les cercueils de leurs enfants explosés mais dans le respect des insectes qui pouvaient, qui sait, charrier l'âme de leurs ancêtres ou en être les futurs véhicules. Face aux Krishna personne n'était appelé à se prononcer ou à exercer un discernement, on pouvait en rire sur la vaste échelle des rires, du rire qui tape dans le dos au rire qui offense, qui ruine.

Julie regardait toujours la procession quand Rose s'était amenée. Elle était comme Julie en bikini, une paire de souliers à talons hauts dans une main mais, au lieu de s'allonger sur une chaise, elle était venue à Julie, la main libre tendue.

« Je m'appelle Rose. J'habite l'immeuble depuis la semaine dernière. En face de chez toi. »

L'histoire de Rose avait déjà commencé depuis des mois, à l'insu de Julie. Rose avait déjà vu et repéré Julie comme voisine, Julie était déjà quelqu'un pour Rose, elle était déjà une menace, un danger aux cheveux blonds platine et à peau rousse sur le seuil de sa nouvelle demeure. Sa main qui appelait celle de Julie était fine, manucurée et baguée, et la couleur de son vernis à ongles se mariait avec celui de son bikini. Julie avait regardé Rose avec attention parce qu'elle en jetait plein la vue. Cette femme était vraiment belle mais d'une façon commerciale, industrielle, avait-elle noté sans la juger puisqu'elle en faisait elle-même partie, de cette famille de femmes dédoublées, des affiches. Malgré sa jeune trentaine Rose était, comme Julie, passée plusieurs fois par la chirurgie plastique dont elle reconnaissait tous les signes, même les plus petits, qui indiquent souvent que quelque chose a disparu, que les saletés de la vieillesse ont été rayées de la surface du corps : le front statique, le contour de l'œil lisse, sans ridules même sous la pression de la lumière du jour ; l'arête du nez marquée mais si peu par la cassure de l'os rendu très droit et affûté, les lèvres comme enflées, arrondies, entrouvertes, des lèvres en fruit de magazine. Les seins se remarquaient davantage parce que c'était une partie de Rose qui n'avait pas été effacée, qui avait au contraire été emplie, sans démesure, d'une rondeur ferme, haut accrochée et qui donnait l'impression que ses seins étaient un sexe bandé.

De voir Rose avait mis le doigt sur quelque chose en elle, sur une cicatrice de cœur manquant. Physiquement elles se ressemblaient, c'est vrai, mais cette ressemblance en indiquait une autre, cachée derrière, celle de leur mode de vie consacré à se donner ce que la nature leur avait refusé ; Rose et Julie étaient belles de cette beauté construite dans les privations, elles s'en étaient arrogé les traits par la torsion du corps soumis à la musculation, à la sudation, à la violence de la chirurgie, coups de dé souvent irréversibles, abandons d'elles-mêmes mises en pièces par la technique médicale, par son talent de refonte. Elles étaient belles de cette volonté féroce de l'être.

Puis Rose avait enfin parlé :

« J'habite avec Charles Nadeau, que tu connais. »

Rose regardait Julie de ses yeux que le soleil rapetissait sans rider ; Rose se sentait vue en retour en un examen qui la déstabilisait, qui la déshabillait de cette façon pointilleuse avec laquelle elle habillait elle-même les modèles de photos de mode. Elle était plus courte que Julie mais les souliers qu'elle laissait pendre à ses doigts avaient des talons plus hauts que ceux que Julie avait l'habitude de porter, en compensation de sa petitesse, en une tentative d'élancement de sa personne.

Julie ne se souvenait d'aucun Charles mais elle l'aurait pourtant voulu, puisqu'il était la raison pour laquelle Rose venait d'installer son couple, d'une poignée de main, en face de sa porte.

« Je suis désolée, avait-elle répondu, mais Charles Nadeau ne me dit rien. »

Les yeux bleus de Rose qui n'étaient plus que fentes doutaient. Elle avait par gêne regardé au loin, en direction du boulevard Saint-Laurent d'où les Krishna faisaient toujours entendre leur chant. Peut-être que Julie lui mentait mais peu importait, les dés étaient jetés.

« Vous vous êtes déjà vus et parlé, un peu partout dans le coin. Au Nautilus par exemple. Souvent. Grand, blond. Il est photographe. Tu as aussi rencontré Bertrand, un ami à nous, sur la terrasse du Plan B. Tu lui as dit que tu voulais écrire un scénario sur le monde de la mode, sur les photographes de Montréal. C'était dans l'air de tes projets. »

Cette réplique de Rose avait été dite sur le ton d'une femme qui cherchait depuis longtemps à la donner, une réplique propulsée et lâchée dans la rapidité des mots pensés d'avance et répétés devant un miroir, ensuite suspendus dans l'attente d'une occasion de les faire entendre aux oreilles concernées. Cette réplique était à la fois une présentation et un avertissement, et chaque fois que Julie y avait repensé par la suite, elle avait été frappée qu'elle contienne en entier leur histoire, qu'elle porte en elle sa prophétie et sa réalisation, une bouteille à la mer jetée du haut d'un toit et tombée pile dans la vie de l'ennemie.

C'est vrai que peu de temps avant Julie avait été abordée dans la rue par un homme, ce Bertrand à qui elle avait parlé d'un projet de documentaire sur la mode montréalaise et ses photographes ; c'est vrai que ce Bertrand lui avait parlé d'un ami photographe en vue, en couple avec une styliste de mode.

Julie savait qui il était, ou plutôt elle venait de le

découvrir. En regardant Rose elle le voyait successivement en divers endroits de la ville, au gym et au Java U, parfois seul ou accompagné d'une femme restée floue qui devait être Rose, femme vague gravitant autour d'un homme, Charles, à qui elle avait parlé sans l'avoir retenu.

C'était un homme qui avait eu sur elle, chaque fois qu'ils s'étaient croisés, un regard très doux, enrobant, comme dépourvu du sexe qui alourdissait si souvent celui des hommes qui s'attardaient sur son corps, comme si chaque fois il avait embrassé, pardelà elle, le décor où elle se trouvait prise. C'était un homme avec qui elle avait discuté de musculation et d'exercices d'hypertrophie, de protéines et de créatine, un homme qui avait voulu l'inviter, dans un élan d'audace, à prendre un verre dans le coin, sur une terrasse de préférence où les fumeurs avaient encore le droit d'exister, celle du Plan B justement. Mais avant l'intervention de Rose, il était pour Julie semblable à tous les autres passés avant lui, ces autres que l'ennui de sa vie sans amour avait recouverts, tous plongés dans une indétermination créée par des années de rencontres anodines où se confondaient visages et sexes, en des combinaisons infinies d'une loterie sans gagnant. Charles, dont elle n'avait jamais soupesé la beauté, avait à présent pris de l'épaisseur, Charles qui, par Rose, prenait les allures d'un enjeu alors qu'elle avait voulu l'éloigner.

Après qu'elle eut fini de parler Rose regardait toujours Julie, mais ses yeux en lutte avec le soleil n'avaient plus rien à dire, ils regrettaient. Julie sentait que Rose avait suivi le déroulement de ses pensées

comme il arrive si souvent aux femmes qui connaissent par cœur le fond des choses qu'elles redoutent, à tel point que, malgré elles, elles les font advenir, simplement en intervenant comme elle venait de le faire. Peut-être Rose avait-elle compris que son erreur l'obligeait à continuer sur un autre ton, avec des mots qui délaissaient Charles d'un coup, pour en annuler la promotion.

« Il paraît qu'il n'y a jamais personne sur le toit. C'est la deuxième fois que je viens. Ce n'est pas possible cette chaleur-là. »

Puis un grand silence était tombé, une trêve bienvenue pour Julie mais pénible pour Rose. Elles ne se parlaient plus, ne se regardaient plus, restaient l'une à côté de l'autre, immobiles, Rose ne pouvant pas partir parce qu'elle venait d'arriver et Julie cherchant une façon d'en sortir. Julie la volubile, le moulin à paroles, ne trouvait rien à dire en même temps qu'un sentiment venait de naître en elle, tout petit, léger pincement qui l'absorbait, parce qu'il se faisait rare. Charles s'était installé dans sa pensée et déjà elle s'interrogeait sur lui, se demandait où il était en ce moment, s'ils finiraient par le prendre, ce verre, sur la terrasse du Plan B ; bribes de sentiments vite dissous dans la chaleur qui avait entre elles réaffirmé l'étendue de son royaume, ciel éponge qui avait atteint ses limites, qui semblait ne plus pouvoir se contenir, qui se purgeait, se transpirait, suant à grosses gouttes, qui coulait le long de ses propres parois. Des nuages s'étaient formés, commençaient d'empiéter les uns sur les autres, capturaient, piégeaient pour de bon la vie au-dessous, celle des Montréalais avides de festivi-

tés. Au même moment un vacarme de klaxons s'était fait entendre sur l'avenue Mont-Royal à travers lequel passaient des cris de victoire, du bonheur hurlé et gueulé, sans discours, une joie brute, un assaut.

Plusieurs voitures s'étaient arrêtées au feu rouge au coin de l'avenue Coloniale, remplies d'hommes accompagnés de leurs femelles, beuglant, faisant voler hors des fenêtres des drapeaux portugais aux trois couleurs avec autre chose à l'intérieur, du barbouillage, emblème indéfinissable depuis le toit de l'immeuble. D'autres voitures également remplies de cris et ornées de drapeaux passaient dans les deux sens sur l'avenue Mont-Royal, ayant croisé ou allant à la rencontre de la procession Krishna qu'elles allaient écarter de la conscience des Montréalais, tant elles les surpassaient en bruit.

Une joute de football venait de se terminer et une autre commençait, celle de la dispersion, à travers la ville, de la bonne nouvelle, opérée par l'esprit non de Dieu mais du Sport, bonne nouvelle jetée à la rue comme l'avaient fait les Krishna. La joute se prolongeait dans ses millions de fans, les clameurs de la Coupe du Monde commençaient de résonner dans toutes les grandes villes du monde. Les Portugais avaient vaincu les Anglais et tous les Portugais ainsi que tous les fans des Portugais allaient, le restant de la journée et pendant toute la soirée, assiéger la ville en parcourant sans arrêt ses grandes artères, imposer dans la brusquerie leurs drapeaux comme si c'était la fin du monde, leur droit de rouler par les rues leur joie ; et les Montréalais allaient accorder leur assentiment, admirer en eux le courage

de la fierté nationale, leur audace de se proclamer les plus forts ; ils allaient saluer une attitude guerrière à laquelle ils n'avaient plus droit depuis longtemps, une façon de bomber le torse qui avait été remplacée par un éternel examen de conscience.

Julie constatait en elle les symptômes de cette mise en procès de sa nation, de l'entreprise sociale de fustigation de soi-même, dont celui de se tenir dans les gradins du monde, de le regarder comme un théâtre où passait la vie des autres, dont l'ennui et la torpeur, la fuite, la mort par dénigrement, rabaissement, affaissement des pères, cette mort de l'âme qui pouvait frapper à grande échelle un peuple en le laissant se reproduire dans son propre tombeau.

Mais Rose n'était pas ce jour-là dans la fadeur ni n'avait cette impression de distance avec les autres, elle était plutôt dans l'urgence et l'immédiat. Julie la désorientait, n'offrait pas de prise, en plus elle avait ces yeux que Rose voyait pour la première fois, des yeux inattendus d'un vert rare, des yeux émeraude, merveilles qui lui enlevaient ses moyens, alors que Julie avait de son côté repéré en Rose sa peur, l'avait sentie, soupesée, savait qu'elle s'était aventurée au-delà du point où elle avait voulu l'emmener. Rose était exposée au beau milieu d'un champ de tir, rien n'allait plus et il lui fallait pourtant continuer.

« Est-ce que tu as un copain en ce moment ? »

Rose ouvrait à Julie une porte, elle lui donnait un coup de main, pour se faire aider.

« Oui », avait menti Julie.

Julie cherchait une suite, un nom à donner qui

ne lui venait pas, une situation, un peu de chair à son mensonge.

« On ne vit pas ensemble pour l'instant, mais ça va venir. Il est architecte. »

La chaleur, les klaxons, les beuglements, et la présence de Rose, l'insupportaient tout à coup, à tel point que sa vie n'était plus que protection contre la vie, contre le monde qui l'entourait avec tout son monde dedans.

Rose regardait Julie, elle souriait de la bouche mais pas des yeux, elle ne la croyait pas.

« J'espère que ça va bien se passer. Vivre ensemble est plein de rebondissements pour les couples. »

C'était tout ce qu'il y avait à dire.

Puis le ciel avait changé de couleur. Sans prévenir il avait viré au gris, il était descendu encore plus bas vers elles en se courbant, on aurait dit qu'il se déplaçait vers son propre centre. Le ciel se repliait sur lui-même, masse de colère grise qui charriait en eau l'équivalent d'un lac et qui, aidée d'un grand vent qui s'était levé, s'était vidée d'une traite sur Montréal dans une immense crevaison, laissant dériver à grande vitesse ses nuages que les éclairs et les coups de tonnerre achevaient d'égorger. Quelque chose là-haut les dépassait, une présence emportée par le gigantesque de son propre mouvement qui surplombait tout sans se soucier de rien, sans une pensée pour les hommes qu'elle oppressait.

Tout cela n'avait pris que quelques minutes pour se mettre en place, pour se mobiliser, pour générer un événement extraordinaire, flamboyant, le clou de la journée, là-haut, sur le toit, que les deux femmes n'ou-

blieraient jamais, qui marquerait leur vie en immortalisant leur rencontre. Pour Julie il resterait un signe qui s'adressait au monde entier, c'était la puissance de la nature grandiose qui rejetait sur les hommes leur propre arrogance, Dieu l'enfant braillard. Pour Rose il s'imposerait comme un signe beaucoup plus personnel, c'était plutôt le monde entier qui s'adressait à elle, en destinataire de son erreur, en se tassant sur lui-même au-dessus de l'avenue Coloniale pour lui dire quelque chose de terrible, à cause de Julie, à cause de cette rencontre qu'elle avait initiée.

La foudre, partie du centre du ciel, s'était abattue à trois mètres d'elles, sur la rambarde de bois où elles étaient appuyées. Jamais elles n'avaient entendu un tel bruit, une telle détonation, qui venait avec cette pesanteur d'avion qui s'écrase, jamais elles n'avaient reçu, par tout le corps, un coup si dur d'une telle portée qui avait aussi un poids qui durait, qui s'obstinait dans l'air autour, qui emplissait l'espace comme une onde de plomb. Dans le bruit qui leur avait fermé les yeux ni Julie ni Rose n'avaient pu voir les éclats de bois voler dans tous les sens, mais elles avaient senti tanguer la rambarde sous leurs mains. Rose avait eu la sensation claire de ses souliers à talons hauts projetés vers l'avant, vers le vide de huit étages, alors que le chiffre cinq cents lui avait frappé l'esprit, le prix des souliers qu'elle avait lâchés et qui ne lui appartenaient pas, qu'elle avait soutirés à la collection d'un designer à la mode, le jour d'avant. Le choc avait fait bondir les femmes vers l'arrière, de façon synchronisée ; ces deux femmes en bikini nageuses dans la pluie battante avaient poussé un cri en chœur, synchronisé

aussi, pareil et inutile dans tout ce chaos ; Rose en était tombée par terre, se protégeant de la chute avec la main qui venait de lâcher les souliers, et Julie, ayant aussitôt retrouvé son équilibre, avait quitté le toit en courant, laissant Rose derrière elle, livrée à l'orage, tombée par terre, non loin de la rambarde fendue par la foudre.

II

Naître du même sexe

Son prénom descendait de sa mère et de l'inattention de son père, c'est du moins ce qu'elle se répétait depuis toujours. Toute sa vie elle aurait à s'expliquer ce prénom dans lequel tout le monde, en dehors de sa mère et de son père, dans lequel tout être doté de raison et de bon goût voyait, malgré les images fleuries à fragrance qui l'accompagnaient, quelque chose qui clochait et qui venait de la mère, d'un abus quelconque, pire qu'une faute de frappe.

Elle s'appelait Rose et sa mère, Rosine, vous ne pouvez pas savoir, confiait-elle aux gens qu'elle rencontrait et en face desquels elle se posait en contestataire des mères et leurs choix de prénoms, de maris aussi.

Sa mère lui avait choisi ce prénom pour le faire entrer dans le sien, c'était une évidence, et son père qui n'avait pas vu le motif de Rose dans Rosine l'avait laissée faire, il l'avait sacrifiée par étourderie.

Sa mère avait donné naissance à cinq filles et un garçon : Lisa, Geneviève, Rose, Suzie, Marie-Claude, Stéphane.

Dès que sortie de sa mère son drame avait déjà commencé, Rose était coincée au milieu d'une succession de filles récompensée, au plus grand soulage-

ment de la famille Dubois, d'un garçonnet qui deviendrait, bien malgré lui, la poupée de ses sœurs, la possession d'une pléthore de petites filles en robes de petites filles sautillant et piaillant qui avaient fini, par étouffement, à force de berceuses et de cajoleries, par en briser le sexe, le changer en son envers, un trou, une fille.

Rose avait grandi dans une famille typique du Saguenay-Lac-Saint-Jean, à Chicoutimi, au milieu d'un pullulement femelle répandu en long et en large de ce coin de pays reconnu pour n'engendrer que des filles. Mais ce pullulement avait chez elle déterminé une vision increvable du monde. Même en dehors de son Saguenay natal le surplus avait lieu, partout où se posait son regard se plaquait cette distribution haïssable des sexes au désavantage des femmes qui s'obstinaient à vivre, à rester dans le décor, si bien qu'elle avait choisi de les parer et d'en faire un métier, qui était aussi, c'est vrai, une abdication.

Julie avait replongé Rose dans la tourmente alors qu'elle venait d'avoir trente ans, alors que pour elle la question de l'attention, et de l'amour des hommes, avait enfin reçu une réponse en Charles, une réponse solide sur laquelle elle avait pu s'appuyer pendant de nombreuses années. Elle se disait que Julie n'était qu'une femme parmi d'autres et que c'était une justice, pour elle et pour les autres, elle se consolait en situant Julie dans le même contexte infernal de surpopulation de femmes, ces êtres en demande d'hommes qui n'étaient pas détestables en eux-mêmes, bien sûr que non, ces êtres qui n'étaient pas nuisibles en eux-mêmes non plus, bien entendu,

mais qui l'étaient dans le surplus qu'ils représentaient, et par la guerre que ce surplus créait.

Les femmes ne voient rien, que ce que veulent les hommes, ne pensent rien, que ce que veulent les hommes, voilà quelles étaient les convictions de Rose. Les femmes ne se voyaient pas entre elles mais pour Rose c'était le contraire, elle les voyait trop, pour elle chaque existence de femme était à questionner, et elle était convaincue que toutes les femmes payaient, c'était forcé, empirique, non sujet à interprétations, d'être trop nombreuses par rapport aux hommes. Et une femme n'était pas nécessairement une femme. Une femme était tout être qui donnait son sexe aux hommes, qui cherchait à rencontrer celui des hommes, un homme pouvait donc aussi bien être une femme dans la définition de Rose, à condition que cet homme bande pour les hommes. Pour elle le genre ne se définissait pas par le sexe d'un être donné mais par celui de l'autre, celui dont on rêvait et sur qui on bavait, sur qui on laissait un peu de soi-même, avec un peu de chance. Les gens étaient peu nombreux à le penser, à le savoir, croyait Rose.

Elle avait des théories là-dessus qui ne portaient pas de gants blancs. Les théories se construisent sur des anomalies, se disait-elle, comme l'homosexualité, et les anomalies sont souvent naturelles, se disait-elle aussi, comme l'homosexualité. L'anomalie du côté des femmes selon Rose venait de la décision de la nature de les faire naître en plus grand nombre en certains endroits du monde comme au Saguenay-Lac-Saint-Jean, de les stocker en cas d'extinction de la race, en cas de perte massive de vies par épidémies,